

*Economic Models (An exposition)*, par E.-F. Beach. Un vol., 6 po. x 9¼, relié, 227 pages. — John Wiley and Sons, New-York, 1957

Pierre Harvey

Volume 34, numéro 4, janvier–mars 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001430ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001430ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harvey, P. (1959). Compte rendu de [*Economic Models (An exposition)*, par E.-F. Beach. Un vol., 6 po. x 9¼, relié, 227 pages. — John Wiley and Sons, New-York, 1957]. *L'Actualité économique*, 34(4), 693–695. <https://doi.org/10.7202/1001430ar>

d'une organisation de production «planifiée». Sans doute, la planification à l'échelle de l'entreprise, telle qu'elle se traduit par une utilisation plus rationnelle des facteurs de production, se traduit-elle pas une production globale supérieure, par une amélioration sur le plan qualitatif, etc. Mais, dans la mesure où il y a planification, il y a aussi, de façon corrélative, intégration des diverses opérations intermédiaires de production les unes aux autres; donc, interactions de plus en plus marquées des divers instants de la production, ce qui ne manque pas, une fois encore, de ramener au premier plan des difficultés l'épineux problème de l'imputation. À quoi, dès lors, peuvent bien correspondre des calculs précis qui reposent sur des structures aussi imprécises?

Il serait injuste, d'ailleurs, d'oublier que Bela Gold a pressenti la difficulté et qu'il y fait une timide allusion en quelques passages de son ouvrage. Il n'hésite pas à parler de «souci de simplification» justifiant en somme les méthodes suivies par les spécialistes de la productivité. Une fois encore, c'est toute une manière de s'exprimer qu'il faut condamner. Le lecteur dût-il penser que nos critiques traduisent une méfiance abusive à l'égard des progrès de la méthodologie économique moderne, nous pensons que la méthode des modèles apporte ici une nouvelle preuve de son indigence.

Il faut y voir un instrument de travail, ou, pour employer le jargon de nos nouveaux Diafoirus, une «hypothèse de travail». Mais que signifie une «hypothèse de travail» si on lui fait dire plus qu'elle ne peut exprimer? On construit un modèle, par louable souci de simplifier, de mettre en lumière des mécanismes fondamentaux. Pris dans un délire de calculs, les «fabricants de modèles» veulent coûte que coûte, nouveaux tailleurs qui oublient qu'entre un bossu et un Apollon n'existe aucune commune mesure, imposer ce costume «prêt à porter» à n'importe quelle situation. Peu à peu, ils en viennent à ne plus voir des faux plis qui ne sont que malfaçon! Ainsi en va-t-il des modèles, de tous les modèles, et plus particulièrement de ceux de la productivité!

Où trouver, en conclusion à ces quelques remarques, meilleure preuve de tout ceci que dans cette remarque de François Perroux (Cours, T. II, p. 486):

«La loi de combinaison de facteurs n'a nullement le même sens que — dans les sciences chimiques — la loi des proportions définies . . . L'activité économique n'est pas une activité mécanique, ni organique, elle est une activité humaine.»

Jean Mehling

#### COMPTES RENDUS

**Economic Models** (An exposition), par E. F. BEACH. Un vol., 6 po. × 9¼, relié, 227 pages. — JOHN WILEY AND SONS, New-York, 1957.

L'ouvrage du Professeur Beach de par son titre même veut être un manuel: le plan adopté est simple et cherche à amener l'étudiant des problèmes les plus simples aux plus compliqués. Dans une première partie, l'auteur traite en effet des modèles dits «mathématiques» en ce sens qu'ils ne font appel qu'à des quantités théoriques; dans une seconde partie, il est ensuite question de modèles économétriques, c'est-à-dire s'appuyant sur des quantités statistiquement déterminées.

À l'intérieur de chacune de ces deux parties, la volonté d'assurer une certaine progression du simple au plus compliqué est encore maintenue: il est d'abord question par exemple de modèles statiques, puis de modèles dynamiques, avec dans chaque cas une distinction d'une part entre les modèles linéaires et les modèles non linéaires et d'autre part entre les modèles dynamiques à évolution continue et les modèles de séquences.

Dans l'ensemble de l'ouvrage, la plupart des définitions sont aussi clairement énoncées et permettent au lecteur de comprendre avec exactitude le sens du vocabulaire de l'auteur, et par le fait même, des ouvrages faisant appel aux mêmes techniques d'analyse. Ce qui vient encore ajouter à la clarté du dessein de l'auteur. L'auteur ne respecte pas cependant toujours ses propres définitions: dans l'exposé du début concernant les modèles purement mathématiques, il a recours à la courbe de demande de Schultz qui relève de l'économétrie. Mais l'ouvrage du Professeur Beach comporte d'autres difficultés et peut-être même quelques dangers pour l'étudiant qui le parcourrait sans l'aide constante d'un moniteur. Les difficultés viennent d'abord de ce que les étapes de l'exposé sont parfois «brûlées»: d'un paragraphe à l'autre, le saut est parfois brusque. Sans doute, le lien est-il fait par l'économie générale de l'œuvre, mais il faut justement déjà avoir une bonne connaissance de la matière pour saisir ces liens qui alors seulement deviennent clairs. Pour l'étudiant moyen, ces liens peuvent bien rester imperceptibles. Cette déficience se retrouve surtout à la fin des chapitres, là justement où les difficultés de la matière, à chaque étape, ont tendance à s'accumuler.

Une seconde source de difficultés naît de l'intégration d'un certain nombre de discussions théoriques, à l'occasion de la description de certains modèles. Aux pages 26 et 27, par exemple, l'auteur entreprend de discuter du sens de la pente de la courbe comparée à son élasticité en ce qui concerne la plus ou moins grande stabilité du prix et des quantités dans l'échange. D'autres passages du même type supposent chez le lecteur une familiarité avec les discussions économiques qui contraste avec le caractère élémentaire des premières pages de l'ouvrage, en tous cas. Et là encore, l'aide constante du moniteur apparaît nécessaire au lecteur qui n'aurait pas déjà une bonne connaissance des problèmes en examen.

Mais il y a plus: le sens de la technique des modèles n'est pas discuté. L'auteur laisse percer ici et là son scepticisme. Dès la page 4, il écrit, par exemple, que «le plus clair du travail, consacré aux modèles économétriques, n'a donné jusqu'ici que des résultats négatifs; en ce sens qu'il a surtout servi à indiquer ce qu'il ne fallait pas faire à partir des renseignements statistiques». Plus loin d'ailleurs, le Professeur Beach écrit même que «la construction de modèles utilisables constitue tout comme le développement de la théorie économique elle-même dont elle est une partie, une entreprise qui pour une large part a un caractère artistique». Naturellement, tous ceux qui veulent faire de la science économique un moyen d'appréhender une réalité complexe et que préoccupe surtout l'efficacité de cette appréhension ne peuvent souscrire à ce scepticisme élégant. À moins naturellement d'accepter à priori de ne constituer toujours qu'une classe de «mandarins» raffinés, mais parfaitement inutiles, habiles à manier une logique formelle transcrite

en symboles mathématiques, mais à peu près totalement dépourvus devant la réalité économique du moment. Lorsqu'il touche ce problème du sens du modèle, surtout du modèle mathématique, c'est-à-dire sans liens avec des quantités observées, l'auteur assigne comme condition pour que ces modèles soient valides, que les hypothèses en soient «raisonnables» (p. 3). Le terme est vague et il permet en fait toutes les aberrations dont fourmillent les modèles économiques. Et c'est précisément ce caractère «raisonnable» des hypothèses qu'il faudrait spécifier pour permettre au lecteur de se reconnaître dans le fatras des démonstrations qui sont souvent impressionnantes par leur architecture mais reposent en fait sur le sable. La seconde partie de l'ouvrage du Professeur Beach, portant sur les modèles économétriques, permet sans doute de retourner à la réalité un peu négligée dans les élaborations antérieures. Ce retour n'est cependant pas indiqué et là encore, la présence constante du moniteur averti s'impose si on veut que l'étudiant prenne lui-même la mesure exacte de l'outil qu'on lui propose.

Pierre Harvey

**La présence anglaise et les Canadiens** (Études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas), par MICHEL BRUNET. Un vol., 6 po. × 8½, broché, 293 pages. — BEAUCHEMIN, Montréal, 1958.

On ne lit pas sans éprouver des sentiments mêlés, un livre de Michel Brunet. Il comporte toujours une certaine distribution, à droite et à gauche, en bas et en haut, de taloches dont l'utilité et la validité sont loin d'être toujours justifiées ou démontrées par le texte. À la fin de la lecture, il ne reste, tout seul, bien campé au milieu de toutes ses victimes, que Michel Brunet pour avoir raison. Mais raison en quoi et sur quoi? C'est un peu ce qu'on se demande, car il ne manque pas de se glisser, dans toutes ses bastonnades, un certain nombre de contradictions qui laissent parfois le sujet corrigé et risquent de lui inculquer une sainte peur de tout mouvement faute de pouvoir bien déterminer quelle direction il pourrait bien choisir pour éviter d'être morigéné à l'avenir.

Puis on se prend à se demander: de quoi s'agit-il? Sont-ce vraiment là des études d'histoire ou des pamphlets politiques? S'il s'agit d'histoire, il faut sans doute s'attendre à des interprétations de faits qui peuvent être discutables, mais encore faut-il que ces interprétations soient autre chose que des opinions lancées à la cantonnade et qui trouvent leurs racines non pas dans les faits historiques, mais dans ce que, selon Brunet, les acteurs historiques auraient dû faire, au lieu de ce qu'ils ont fait. Et puis, l'histoire est-elle si rectiligne, si préalablement déterminée qu'il soit possible de prononcer des jugements ex cathedra sur l'avenir: telle situation ne se réalisera jamais, ou durera toujours!

Quoi qu'il en soit, un livre de Brunet ne laisse non plus jamais indifférent, car c'est un auteur qui a du talent, un talent torrentueux qui s'exprime dans un style mordant et à l'emporte-pièce. Les thèses présentées sont toujours originales, sinon toujours aussi radicalement nouvelles qu'elles le paraissent. Elles ouvrent des horizons nouveaux, vers lesquels cependant il ne faut jamais se tourner sans exercer une bonne dose d'esprit critique. Brunet peut d'ailleurs, quand il le veut, être un excellent historien, comme le montre la pièce à mon sens la plus